

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Revue «*Arabica*»

ARABICA

REVUE D'ÉTUDES ARABES

FONDÉE

PAR

E. LÉVI-PROVENÇAL

ET PUBLIÉE AVEC LE CONCOURS DU CENTRE NATIONAL DE LA
RECHERCHE SCIENTIFIQUE DE FRANCE

TOME IV

JANVIER 1957

FASCICULE I

SOMMAIRE:

| | Pages |
|---|-------|
| H. FLEISCH, Esquisse d'un historique de la grammaire arabe | 1 |
| CL. CAHEN and R. B. SERJEANT, A Fiscal Survey of the Medieval Yemen | 23 |
| G. VAJDA, Quatre <i>Arbaʿūn</i> peu remarqués ou inconnus | 34 |
| J. DAHER, Essai sur le pessimisme chez le poète arabe al-Mutanabbī | 42 |
| P. J. VATIKIOTIS, Muḥammad ʿAbduh and the Quest for a Muslim Humanism | 55 |
| DOCUMENTS ET NOTULES (J. David-Weill) | 73 |
| BULLETIN CRITIQUE (voir sommaire au verso) | 77 |
| REVUE BIBLIOGRAPHIQUE | 91 |
| CHRONIQUE DU MONDE ARABISANT | III |



E. J. BRILL, ÉDITEURS, LEIDEN

1957

ARABICA

REVUE D'ÉTUDES ARABES

La Revue ARABICA, organe des arabisants français, largement ouverte à la collaboration extérieure, paraît trois fois par an (janvier, mai, septembre). Elle publie des études, des documents et des notes sur la langue, la littérature, l'histoire et la civilisation du monde arabe, ainsi que sur l'influence de la culture arabe sur la culture occidentale; un bulletin critique et une revue bibliographique (avec index annuel); une chronique du monde arabisant.

* * *

La Revue est dirigée par les Professeurs Régis BLACHÈRE et CH. PELLAT, de la Faculté des Lettres de Paris, assistés d'un Comité de Rédaction composé des Professeurs R. BRUNSCHVIG, H. LAOUST, G. VAJDA et G. WIET.

Secrétaires de la Rédaction: M. D. SOURDEL et Mme J. SOURDEL-THOMINE.

* * *

Les périodiques admis à l'échange, les publications et ouvrages envoyés pour rendre compte, ainsi que la correspondance concernant la rédaction et l'impression (manuscrits et épreuves), doivent être adressés à la

RÉDACTION D'ARABICA

13, RUE DU FOUR, PARIS 6^e

PRIX DE L'ABONNEMENT ANNUEL

(3 fascicules d'environ 112 pages chacun):

26 florins hollandais ou 2400 francs français.

Les abonnements sont reçus par MM. E. J. BRILL, LEIDEN (Hollande), éditeurs d'ARABICA (compte postal 13921), et par la Librairie Orientale et Américaine G. P. MAISONNEUVE (Max BESSON, successeur), 198, boulevard Saint-Germain, PARIS, 7^e (compte postal, Paris 1372-91), dépositaire pour la France.

SOMMAIRE DU BULLETIN CRITIQUE

du présent fascicule:

M. GAUDEFRY-DEMOMBYNES, *Mahomet* (R. Blachère), p. 77. — A. HUICI MIRANDA, *Historia política del imperio almohade* (Ch. Pellat), p. 78. — L. A. MAYER, *Islamic Architects and their Works, Islamic Astrologists and their Works* (J. Sourdél-Thomine), p. 80. — I. J. KRACKOVZKIJ, *Die Frühgeschichte der Erzählung von Macnün und Lailâ in der arabischen Litteratur*, trad. H. RITTER (J.-C. Vadet), p. 81. — AL-'IMÂD AL-İŞFAHÂNÎ, *Harîdat al-qaşr wa-ğarîdat al-qaşr*, t. I, éd. Š. FAYŞAL (R. Blachère), p. 82. — AL-ĠÂHİZ, *Kitâb al-qawl fi l-Biğâl*, éd. CH. PELLAT (D. Sourdél), p. 83. — E. KÖCHER, *Ya'qûb b. Dâ'ûd, Wesîr al-Mahâdîs* (D. Sourdél), p. 85. — A. LÉZINE, *Le ribat de Sousse, suivi de notes sur le ribat de Monastir* (J. Sourdél-Thomine), p. 87. — R. FAKKAR, *At-Tanâhî et son livre: la délivrance après l'angoisse* (D. Sourdél), p. 88.

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Une ou plusieurs pages sont omises
ici volontairement.

ESSAI SUR LE PESSIMISME CHEZ LE POÈTE ARABE AL-MUTANABBĪ

PAR

JOSEPH DAHER

LE pessimisme d'al-Mutanabbī n'est pas le fruit d'une réflexion métaphysique ou religieuse comme chez un Schopenhauer, ou chez un Abū l-'Alā' al-Ma'arri. Il a pour cause subjective l'épanouissement de la « volonté de puissance », c'est-à-dire de cet instinct vital qui tend irrésistiblement à imposer sa domination autour de lui, parce que le poète se juge supérieur, à tous égards, au reste des mortels.

Or, cette volonté de puissance, orgueilleuse et ambitieuse par nature, se heurte à des obstacles objectifs insurmontables et échoue. C'est la prise de conscience de cet échec qui engendre chez al-Mutanabbī son état d'âme et ses invectives pessimistes.

Nous allons donc étudier successivement les origines ou causes de son pessimisme, les obstacles qui causèrent son échec, la prise de conscience de cet échec et la réaction qu'elle engendra.

I. LES ORIGINES OU CAUSES DE SON PESSIMISME

Dès son enfance, al-Mutanabbī est épris de la *gloire*. Il se met à la chanter et à la rechercher, bien qu'au début ce sentiment reste vague et objectivement indéterminé :

Jusques à quand serai-je détourné de la recherche de la gloire, par la vente de mes vers sur un marché sans chalands ? ¹ Recherche la gloire jusqu'en Enfer ! Rejette la sujétion, fut-elle dans les jardins du Paradis ! ².

La possession du monde entier est trop peu pour satisfaire son ambition :

Références. YAZ. = YĀZĪĠĪ, *al-'Arf aṭ-ṭayyib fī šarḥ diwān Abī l-Ṭayyib*, Beyrouth, 1305ff.

BLACHÈRE = R. BLACHÈRE, *Un poète arabe du IV^e/X^e siècle: Abou ṭ-Ṭayyib al-Motanabbi*, Paris, 1935.

1. YAZ., 80; BLACHÈRE, 60.

2. YAZ., 17; BLACHÈRE, 60.

« Qu'es-tu ? », me demande-t-on en tout lieu « Que désires-tu ? — Ce que je veux est trop grand pour être exprimé ! »

Si tu affrontes la mort pour une gloire convoitée, ne te contente pas de ce qui est en deçà des étoiles. ¹

Il sent que la vie est courte, que le temps de la jeunesse s'envole sans retour. Il faut donc courir au triomphe avant qu'il ne soit trop tard :

La jeunesse qui fuit ne me sera pas rendue, le jour qui passe ne revient pas. ²

Il nous dira plus tard que cette gloire va de pair avec la fortune qu'il veut immense :

Pas de gloire dans la vie si l'on a peu d'argent, pas d'argent dans la vie si l'on a peu de gloire.

Parmi les hommes, il en est qui se contentent d'une vie modeste: pour monture, ils ont leurs jambes, et pour habit, leur peau.

Quant à moi, il n'y a pas de limite où s'arrête l'ambition de mon cœur. ³

C'est pourquoi il s'irrite de sa patience et de son contentement d'une vie à la fois pauvre et sans honneur. La victoire, c'est en mourant sur le champ de bataille qu'il doit la gagner :

Jusqu'à quand vivras-tu nu comme un pèlerin ? Jusques à quand vivras-tu misérable ?

Si tu ne meurs glorieusement sous les sabres, tu souffriras l'opprobre et mourras sans honneur. ⁴

Et si l'on demande à Abū l-Ṭayyib de nous définir la gloire, il répondra :

Ne pensez pas que la gloire consiste à boire du vin et à aimer les femmes; la gloire ne s'acquiert que par le sabre et l'attaque mortelle qu'on est le premier à porter. ⁵

Ailleurs, il affirme son courage en personnifiant le temps :

Suis-je l'homme qui craint les adversités, et qui a peur de rencontrer la mort, alors que si le temps s'incarne pour m'attaquer, mon sabre lui ensanglanterait la chevelure en lui fendant la tête. ⁶

Sur ce thème de bravoure, d'écrasement et d'extermination d'un ennemi, imaginaire encore peut-être, al-Mutanabbī est intarissable ⁷.

Chez Sayf al-Dawla, il a la *fortune* et il semble s'en contenter. Mais la présence, autour de lui, de nombreux rivaux et son complexe

1. YAZ., 238; BLACHÈRE, 115.

2. YAZ., 80; 60.

3. YAZ., 487.

4. YAZ., 11-12; BLACHÈRE, 64.

5. YAZ., 195. (texte: attaque vierge).

6. YAZ., 46.

7. Cf. YAZ., 53, 71, 72, 111, 150, 163, 164, 178, 238, 266, 267, 372, 373, 374, 385, 560.

natif de supériorité, son caractère foncièrement orgueilleux le portent à viser la domination, ou la royauté (*al-Mulk*) comme il s'exprime, plus tard, chez Kāfūr. Là, la fortune ne lui suffit plus. Dès le premier panégyrique qu'il adresse à Kāfūr, il lui rappelle sa promesse :

Souvent il arrive qu'un homme sans moyens vienne vous visiter et s'en retourne roi des deux Irāq.¹

Il affirme qu'il est digne, et par la noblesse de son origine et par son courage, de la royauté qu'il convoite :

Faites-moi affronter tout ce que vous voudrez: j'ai un cœur de lion quoi que j'aie figure d'homme, et mon cœur est d'essence royale, bien que mon langage semble être celui des poètes.²

Mais l'on peut dire que la note dominante de son caractère, dont l'étouffement et l'échec vont déterminer chez lui la révolte pessimiste, est ce *désir de puissance* fait à la fois d'orgueil et de fierté, de haine et de noblesse, de courage et de méchanceté, qui jaillit presque à toutes les pages de son Diwān.

Donnons quelques exemples :

Vis puissant ou meurs glorieux dans les coups de lances et le battement des étendards.³

L'univers entier, aussi bien que les hommes, n'est d'aucune valeur, comparé à Abū l-Ṭayyib :

Jusqu'où ne monterai-je pas ? Quel homme redoutable aurai-je à craindre ?

Tout ce qu'Allah a créé ou n'a point créé est vil à mes yeux comme un cheveu de mon front.⁴

Comme poète, il est au-dessus de tous les poètes ; bien plus, il est au-dessus de Sayf al-Dawla lui-même :

Tous ceux que réunit cette assemblée savent qui je suis: le plus grand homme qui foule cette terre.

Je suis l'homme dont l'aveugle voit le savoir, et dont le verbe est perçu par le sourd.⁵

Sayf al-Dawla est, certes, un grand prince, mais sa grandeur sert au poète à devenir la lumière du monde :

Grâce à Sayf al-Dawla l'Illustre, je me suis élevé à un rang d'où j'éclaire le monde de l'Orient à l'Occident.⁶

1. YAZ., 475; BLACHÈRE, 201.

2. YAZ., 489; BLACHÈRE, 202. Cf., YAZ., 484, 486, 491, 505.

3. YAZ., 17. Cf. BLACHÈRE; 59; YAZ., 88.

4. YAZ., 34; BLACHÈRE, 75.

5. YAZ., 342; BLACHÈRE, 165.

6. YAZ., 362; BLACHÈRE, 168.

Même les objets inanimés admirent ses vertus et sa bravoure :

Les cavaliers, la nuit, le désert me connaissent, ainsi que le sabre et la lance, le livre et la plume. ¹

Bien que ses ancêtres soient les plus nobles des Arabes, il ne doit pas sa noblesse à sa naissance, mais à son propre mérite :

Ce n'est pas par les miens que je suis noble, c'est par moi qu'ils sont anoblis,

De moi vient ma gloire, non de mes ancêtres. ²

Il a conscience de son orgueil, et trouve qu'en lui, c'est une vertu, car :

Si j'ai de l'orgueil, c'est celui d'un homme prodigieux qui ne voit personne au-dessus de lui. ³

La personnalité d'al-Mutanabbī semble tellement égoïste qu'elle rapporte tout à elle. Même dans ses panégyriques les plus désintéressés, Abū l-Ṭayyib n'est-il pas toujours conduit par l'égoïsme qui, pour se satisfaire, prend toutes sortes de détours ?

Ainsi les tendances d'al-Mutanabbī, orientant toute son activité et ses forces vitales vers la gloire, la puissance dominatrice et la fortune vont se heurter à des obstacles insurmontables. Rien, aux yeux d'Abū l-Ṭayyib, ne peut justifier l'existence de tels obstacles. C'est une pure injustice de la part des hommes et du destin.

II. LES OBSTACLES QUI SE DRESSENT SUR SON CHEMIN

La jalousie. — Al-Mutanabbī est fasciné par l'idée de se voir entouré de jaloux. Auprès de Badr, il occupe une place digne qui semble le satisfaire. Mais à mesure qu'il monte dans l'estime de son protecteur, il a des détracteurs acharnés auxquels il oppose sa virtuosité ou répond avec dédain :

Je vois de soi-disant poètes âpres à me critiquer.

Ils souffrent de ma valeur. Qui donc se loue d'un mal incurable ? ⁴

J'ai le malheur d'avoir des jaloux contre lesquels je lutte ; que votre générosité soit l'un de mes aides pour les vaincre. ⁵

Cette idée d'ennemis le hante et le fait souffrir :

Mon ennemi est partout ; les monts eux-mêmes, je le crois, me haïssent,

1. YAZ., 341-345 ; BLACHÈRE, 166.

2. YAZ., 17 ; BLACHÈRE, 64.

3. YAZ., 17 ; BLACHÈRE, 64.

4. YAZ., 142 ; BLACHÈRE, 97. Cf. YAZ., 156 ; BLACHÈRE, 100.

5. YAZ., 168.

Si encore on me jalousait pour ma fortune, j'en ferais don à l'homme besogneux,

Mais on m'envie ma (triste) existence ! . . . ¹

Il se voit partout sans compagnon, sans ami, sujet de calomnie, comme il le fut même parmi les siens :

Tel je fus parmi les miens, dans ma patrie :

Tout homme de génie est étranger où qu'il soit. ²

L'atmosphère haineuse dans laquelle vivait al-Mutanabbî auprès de Sayf al-Dawla montre qu'ici les ennemis du poète n'étaient pas imaginaires. Pour s'en rendre compte, il suffit de lire la pièce du Diwân récitée à Sayf al-Dawla en présence d'Abū Firās et de rivaux pleins d'envie. Le premier vers, à lui seul, évoque déjà toute la douleur que cause au poète l'indifférence d'un prince qu'il ne peut s'empêcher d'aimer :

O douleur causée par celui dont le cœur est froid à mon égard ! par celui dont l'indifférence me rend malade ! ³

. . . Si les paroles de mon envieux vous réjouissent, [soit] : une blessure, si elle vous plaît, n'est point douloureuse. ⁴

Ailleurs il déclare :

Les paroles calomnieuses des rivaux n'empêchent pas Sayf al-Dawla d'être généreux à mon endroit. ⁵

La maladie de la jalousie est incurable. Le jaloux est indigne d'amitié :

Tout autre que le mal des envieux, soigne-le, mais l'envie, laisse-la, car installée dans le cœur, elle n'en part plus. Ne convoite pas l'affection d'un jaloux, même si tu lui en marques, ou lui en prodigues. ⁶

Il avait conscience que l'indifférence de Sayf al-Dawla encourageait ses détracteurs :

Ecartez de moi la jalousie des jaloux en les humiliant ; c'est vous qui, de moi, les avez rendu jaloux. ⁷

L'avarice des Grands.

Tout avare n'est pas inexcusable . . .

Pourtant je n'ai jamais vu, envers un homme comme moi, gens aussi chiches que ceux qui m'entourent. Le poète que je suis peut-il rester parmi eux,

dans un pays où l'on voit tout ce qu'on désire, sauf une chose : des hommes généreux ? ⁸

1. YAZ., 169 ; BLACHÈRE, 102.

2. YAZ., 186 ; BLACHÈRE, 108.

3. YAZ., 341.

4. YAZ., 344 ; BLACHÈRE, 160.

5. YAZ., 354.

6. YAZ., 376 ; BLACHÈRE, 172.

7. YAZ., 388.

8. BLACHÈRE, 63.

L'on sent, à travers les vers suivants, la révolte intérieure qui se prépare et qui va éclater :

Mon séjour à Naḥla est comme celui du Messie parmi les Juifs . . .

Où est mon mérite, si je me contente d'une existence accablante, donnée par le Destin ?

Je suis écrasé. Longs furent mes efforts pour forcer cette richesse que je n'ai point cessé de poursuivre.

Sans trêve, je parcours le monde, mon ambition grandit et cependant mon étoile ne s'est pas encore levée. ¹

Écoutons ces plaintes qui marquent un échec total des rêves du poète :

N'est-il plus en ce monde aucun être noble par qui, de mon cœur, s'éloigneraient les soucis ? . . .

Est-ce là un mal récent qui a frappé les hommes ou un mal antique ? Je ne sais.

Je n'ai toutefois trouvé, sur la terre d'Égypte, que des esclaves parmi lesquels l'homme libre semblait être un orphelin. ²

Les mensonges de Kāfūr. — Un autre obstacle qu'Abū l-Ṭayyib voit se dresser contre son ambition, ce sont en Égypte les mensonges de Kāfūr. S'il a consenti à chanter le nègre, ce n'était pas, au fond, parce qu'il avait de l'estime pour lui, mais parce que le Régent lui avait fait une promesse. Il brûlait d'impatience de la voir enfin se réaliser :

Voire promesse est acte avant d'être promesse, car promettre vaut tenir pour l'homme de parole. ³

Accordez-moi donc la grâce qui revient à l'homme pressé, prompt à saisir l'occasion. ⁴

III. CONSCIENCE DE L'ÉCHEC DE SES PROJETS ET RÉACTION

C'est contre ces obstacles que viennent échouer l'ambition et la volonté de puissance d'al-Mutanabbī. Son orgueil, qui croyait que la gloire était à la portée de sa main comme une part due à son mérite, va se briser, telle une vague écumante, contre le rocher du Destin implacable, de la mauvaise volonté et de la jalousie des hommes, et surtout contre les mensonges de Kāfūr.

L'échec peut engendrer deux attitudes chez l'homme : la résignation, ou la révolte.

Al-Mutanabbī qui n'avait rien d'un stoïcien, ni d'un croyant, ne pouvait ni subir impassiblement la loi inexorable des choses,

1. BLACHÈRE, 63.

2. BLACHÈRE, 216.

3. BLACHÈRE, 203.

4. BLACHÈRE, 204.

ni se résigner amoureusement à l'accomplissement d'une volonté supérieure consolatrice. D'après sa logique personnelle, ce n'est pas la gloire de Dieu qui est la règle suprême du bien. Ce n'est pas non plus l'utilité humaine qui constitue la norme de la vertu. Sa conception de la vie peut se ramener à l'*utilitarisme individuel*. Ce n'est pas sur une valeur objective qu'il cherche à régler sa vie morale, mais sur la valeur propre de sa personne douée, à ses yeux, de toutes les perfections.

Son attitude sera donc une révolte contre tout et contre tous. Il veut renverser les obstacles. Rien ne doit résister à sa force qu'il croit toute puissante. Un passage de Nietzsche peut bien s'appliquer au comportement d'Abū l-Ṭayyib :

Il y a deux sortes de plaisirs, celui de s'endormir et celui de vaincre. Les épuisés veulent le repos, le délassement, la paix, la tranquillité . . . Les riches et les vivants veulent la victoire, les adversaires surmontés, l'extension du sentiment de puissance sur des domaines nouveaux. Toutes les fonctions saines de l'organisme ont ce besoin et l'organisme tout entier est une de ces complexités de systèmes qui lutte pour la croissance des sentiments de puissance.¹

C'est de l'échec de cette volonté de puissance que jaillit la révolte d'al-Mutanabbī. Et c'est dans les diverses formes de cette révolte que consiste son pessimisme.

Révolte contre les hommes. — Parmi les hommes contre lesquels al-Mutanabbī se révolte, il faut distinguer : l'humanité en général, — les grands, — Kāfūr, — les rivaux et détracteurs, — accidentellement, les femmes. Cette révolte revêt un double aspect : *agressif* et *répulsif*.

Contre l'humanité. — On a dit avec raison que la colère est une folie passagère. Dans cet état agressif, la passion ne permet plus à la raison de voir juste. Puisque Abū l-Ṭayyib n'arrive pas à réaliser ses ambitions, ce sont les hommes, tous les hommes, qui en sont fautifs. En conséquence, leur nature est corrompue à maints égards, — ils n'ont pas le sens de la liberté :

Partout où j'ai porté mes pas sont des peuples conduits comme des moutons, par des esclaves,²

ni de la grandeur :

Ce temps compte des hommes petits, bien qu'ils aient d'énormes corpu-
lences.³

1. *La volonté de puissance*, trad. Albert (Mercure de France, 1913), 11, 86.

2. YAZ., p. 88 ; BLACHÈRE, 59.

3. YAZ., 96.

Et comme si Abū l-Ṭayyib avait prévu l'objection que lui aussi était un homme :

Je ne suis point de leur espèce, bien que vivant parmi eux; n'est-ce point dans la terre que se trouve l'or ?

Ils sont dépourvus de noblesse et d'honneur :

J'aperçois des hommes: ce sont des moutons.

J'entends parler de noblesse: ce sont des mots.

Je vois des hommes riches: ils sont pauvres d'honneur. ¹

Sa colère n'est pas parfois sans tristesse. Mais c'est la tristesse d'un orgueil blessé, irrité. En exprimant cette douleur, mêlée de mépris et de haine pour les hommes dont il s'estime personnellement victime, le poète trouve, dans cette seule vengeance à sa portée, un apaisant et amer plaisir à énumérer les médiocrités de son entourage :

Les âmes d'élite sont des cibles pour le malheur.

Plus on est sot, moins on a de soucis . . .

Autour de moi, partout, sont des brutes dont on aurait tort de parler comme d'êtres pensants . . . ²

Je critique les petites gens de ce siècle, car le plus docte d'entre eux est un crétin, le plus énergique, un lâche, le plus noble, un chien, le plus clairvoyant, un aveugle, le plus vigilant, un loir, et le plus courageux, un singe. ³

Homo homini lupus est :

Les hommes ne sont que des fauves s'entredéchirant au grand jour ou par traîtrise.

Quiconque peut attraper quelque chose, par lutte ou larcin, ne l'acquiert point par supplication car tout ambitieux souhaite être lion féroce. ⁴

Comme cette dernière maxime s'applique à Abū l-Ṭayyib lui-même !

Sa haine et sa méfiance s'étendent jusqu'à ses amis eux-mêmes, car nul homme n'est capable d'amitié :

Tu as désiré mourir quand, ayant désiré un ami ou [même] un ennemi qui te leurre, tu n'en as pas rencontré. ⁵

Puisque l'affection des hommes est devenue trahison, je rendrai sourire pour sourire.

Et je douterai désormais de qui j'ai pour ami, sachant qu'il fait partie de l'humanité. ⁶

Révolution contre les Grands :

Les rois ne sont rois qu'en apparence:

1. BLACHÈRE, 76.

2. YAZ., 170 ; BLACHÈRE, 102.

3. YAZ., 205 ; BLACHÈRE, 120.

4. BLACHÈRE, 185.

5. BLACHÈRE, 199.

6. YAZ., 527-22 ; BLACHÈRE, 211 ; cf. BLACHÈRE, 230.

Ils sont des lièvres faisant figure de rois.
Leurs yeux sont ouverts, mais ils ne voient rien. ¹

Il s'incite à régler son compte par la violence avec les princes à qui il déclare la guerre :

Maintenant, j'affronte la guerre, et j'irai jusqu'au bout. ²

Le pleutre arrive-t-il au pouvoir, quand les sabres veulent du sang et que les rapaces ont faim ?

Demain mon sabre tranchant se mesurera avec les Princes arabes et non arabes qui résisteront. ³

Fabriqués à l'image de l'homme, les rois sont voués à disparaître :

Tous les rois que je fréquente méritent, plus qu'une idole, qu'on leur tranche la tête.

Il reprend, ailleurs, le même thème en déclarant que la gloire consiste à prendre l'épée et à

Trancher impitoyablement les cous des rois dans une gloire de poussière noire et d'armées innombrables. ⁴

Révolte agressive contre Kāfūr. — Terrible fut sa colère contre Kāfūr qui ne tint pas sa promesse. Avec quelle véhémence il apostrophe la mort coupable d'avoir ravi son ami Fātik et laissé vivre Kāfūr :

Loin de nous ta figure infâme, ô mort, cette figure voilée de toutes sortes de laideurs !

Fallait-il qu'un homme tel qu'Abū Šuġā' Fātik meure, et que vive le vil eunuque qui le jalousait ?

Vous avez épargné le plus menteur des menteurs, et ravi l'homme le plus sincère à dire la vérité et à l'entendre.

Et quand il dirige ouvertement sa révolte contre Kāfūr, c'est toute une série d'invectives jaillissant d'un orgueil, froissé dans ses vœux les plus chers et dans ses nerfs les plus sensibles. C'est la satire la plus acerbe, chargée d'insultes dont le cachet bédouin efface parfois la grossièreté. Prenons quelques exemples :

Vos pieds dans les chaussures me plaisent ; même quand ils sont nus, j'en vois la peau comme une semelle.

Vous ne pouvez vous rendre compte, à cause de votre ignorance, si votre couleur est noire ou toute blanche.

Un homme tel que vous, on le fait venir d'un pays lointain, pour faire rire les femmes en deuil qui pleurent. ⁵

Il insulte Kāfūr non seulement pour la laideur de son corps, mais aussi pour celle de son âme et de sa race :

1. BLACHÈRE, 62.

2. Cf. YAZ., 178-9; BLACHÈRE, 76.

3. Cf. YAZ., 65 ; BLACHÈRE, 77.

4. YAZ., 195.

5. YAZ., 543 ; cf. 544-548.

Jamais de l'homme libre et [de race] pure, l'esclave même né affranchi ne sera l'égal . . .

N'achète donc pas un esclave sans, avec lui, un bâton : les Noirs sont race vile . . .

Je n'imaginai point . . . que ce Nègre à la lèvre percée serait obéi d'émirs sans courage. ¹

Révolte contre ses détracteurs et désir de vengeance. — Il menace tous ses ennemis :

Nous n'en voulons qu'à votre existence, et nous n'avons que nos sabres pour vous l'arracher. ²

Il exprime son mépris à Ibn Karawwas qui était borgne ;

Si tu étais un homme digne d'être satirisé, je te criblerais d'épigrammes, mais tu es trop insignifiant pour être honoré de mes vers. ³

Parfois sa colère agressive cède la place à des sentiments de dégoût et de répulsion :

Pourtant, il n'est nuit aussi mortelle qu'un jour passé à voir mes envieux ;
Ni mort aussi détestable qu'une vie que je dois partager avec eux. ⁴

Ses invectives se revêtent parfois d'ironique orgueil plein de menaces :

Que de sots mon dédain railleur a laissés dans leur erreur jusqu'au jour où je les ai terrassés de ma griffe et de mon verbe !

Quand tu vois luire les crocs du lion, ne crois pas que le lion sourit. ⁵

Les autres poètes ne font que répéter ses vers. Il dit à Sayf al-Dawla :

Faites-moi des dons lorsqu'on vous récite des vers, car ce sont simplement les miens que les panégyristes viennent vous redire. ⁶

Si, chez Kāfūr, il ambitionne le pouvoir, c'est en partie pour se venger de ses ennemis et des jaloux laissés à la cour de Sayf al-Dawla :

Abū l-Misk ! j'attends de vous une aide contre mes ennemis, je souhaite une gloire qui teindra les sabres de sang. ⁷

Révolte contre les femmes. — Son orgueil, se heurtant à l'incompréhensibilité de la femme, trouve, là aussi, un objet de dédain :

Quand une belle est perfide, elle tient sa promesse car il est dans sa nature que sa fidélité ne dure pas.

1. YAZ., 551 ; BLACHÈRE, 215.

2. YAZ., 29 ; BLACHÈRE, 78.

3. YAZ., 170 ; BLACHÈRE, 102.

4. BLACHÈRE, 121.

5. YAZ., 343 ; BLACHÈRE, 165.

6. BLACHÈRE, 173.

7. BLACHÈRE, 205 ; Cf. BLACHÈRE, 306.

Quand elle aime, c'est avec une profonde tendresse, mais si elle te déteste, va-t-en, car sa haine n'a pas de raison. ¹

Mais il ne croit pas qu'une femme soit capable d'aimer :

Quiconque a éprouvé les femmes [sait qu'] elles sont clarté enveloppant des ténèbres. ²

Il compare la vie qu'on aime, bien qu'elle trompe et ne tienne nulle promesse, à la femme dont 'Alī b. Abī Ṭālib disait qu'« elle est foncièrement mauvaise et, ce qui est pire, indispensable ».

Aspect philosophique du pessimisme d'al-Mutanabbī. — Entre le surhomme que notre poète se croyait être et les hommes inférieurs il y a une distinction radicale : tout ce qui ne renforce pas sa « Volonté de puissance » est mauvais. Chez lui, ce surhomme n'est pas un but à atteindre, comme chez Nietzsche, par l'épanouissement de cette volonté de puissance, car Abū l-Ṭayyib est ce surhomme en personne.

Mais cette tendance consciente du surhomme faisait place parfois au sentiment inconscient de l'homme. La zone quasi superficielle de son moi, laisse alors apparaître une zone profonde, réelle, se mesurant avec la misère de la vie, du Destin, de la mort, prenant conscience de l'inégalité de la lutte, et s'exprimant dans des accents humains, d'une inspiration aussi profonde que sincère.

Il sent que, dans la vie, le plaisir est mêlé de douleur :

Ainsi, toujours, la vie des hommes fut réunion et séparation, mort et naissance, haine et amour.

Mon état a changé, tandis que les nuits restent ce qu'elles furent; j'ai vieilli, tandis que le temps, vert éphèbe, est demeuré jeune. ³

A toutes ses étapes, la vie est pleine d'angoisse :

Si l'enfance est ivresse et la caducité, souffrance, la vie est la souffrance même. ⁴

La fragilité du bonheur humain consiste dans la conscience de son caractère éphémère :

La tristesse, semble-t-il, s'est éprise de mon cœur.

Dès que mon ami s'en va, le chagrin me rejoint.

Ainsi, la vie, pour tous les hommes qui m'ont précédé ne fut aussi qu'incessantes vicissitudes.

Le pire tourment pour moi est dans un bonheur qu'on s'attend à voir disparaître [à tout moment]. ⁵

1. BLACHÈRE, 120.

2. BLACHÈRE, 62.

3. BLACHÈRE, 45.

4. YAZ., 97 ; BLACHÈRE, 62.

5. YAZ., 140 ; BLACHÈRE, 98.

Le même thème est exprimé plus profondément dans les vers suivants :

Le plaisir a des instants qui passent tels des baisers cueillis par un amant qui part.

Fantastique est le destin: il n'est pas de volupté exempte de trouble, ni d'allégresse complète. ¹

Cette vie est plus perfide qu'une courtisane, plus trompeuse que les rets de l'oiseleur.

Les hommes se consomment à l'aimer, sans en rien obtenir. ²

Il condamne le bonheur le plus réel dans ce monde essentiellement mauvais :

Un enfant aimé, qu'est-ce sinon une joie passagère ?

L'intimité de la belle amante, qu'est-ce sinon souffrance pour l'époux [s'il doit perdre les fils qui lui naîtront d'elle] ? . . .

Ce monde ne vaut point qu'on espère y vivre ni qu'on désire y procréer. ³

Nos joies et nos douleurs ne se mesurant que par contraste sont relatives et éphémères. ⁴

Les hommes ne font que renforcer l'acharnement du Temps qui pèse sur notre existence :

Chaque fois que le Temps fait pousser le bois d'une lance, l'homme met une pointe à ce rameau.

[Oui], ce que désirent les hommes est trop misérable pour qu'ils se battent et s'entr'aident [pour le conquérir] . . . ⁵

Mais comme la mort est fatale, c'est faiblesse que d'être lâche. ⁶

À la sortie d'Égypte, le poète exprime, avant de laisser éclater ses invectives contre Kāfūr, son amertume et sa profonde et humaine tristesse :

Echansons, qu'y a-t-il dans vos coupes, du vin ou du chagrin et l'insomnie ?

Suis-je un rocher, moi, pour que ce vin et ces chants ne me touchent pas ? ⁷

Voici un passage sur la fragilité de la vie qui nous fait penser au livre de l'Écclésiaste, ou à celui de Job :

Il faut que l'homme connaisse un sommeil sur une couche dont la rudesse ne l'empêchera pas de dormir,

[Un sommeil] où il oubliera sa vanité et l'épreuve imposée par la Mort.

Nous sommes les fils de ceux qui ne sont plus, pourquoi repousser la coupe à laquelle il faut boire ?

Nos mains avares disputent nos âmes à l'Éternité dont elles sont le bien.

[Quoique] nos âmes proviennent du souffle de l'Éternité, et nos corps de sa poussière.

1. BLACHÈRE, 121.

2. BLACHÈRE, 150.

3. YAZ., 279; BLACHÈRE, 152.

4. Cf. BLACHÈRE, 161; et 180 et 199.

5. YAZ., 511; BLACHÈRE, 214.

6. YAZ., 512, cf. YAZ., 520-25; BLACHÈRE, 215.

7. YAZ., 548.

On voit le soleil à son lever et nul ne doute qu'il ne doive se coucher.

L'humble pasteur mourra dans son ignorance, comme Galien en son savoir . . .

« *Vanité des vanités, dit l'Ecclésiaste, tout est vanité. Quel avantage revient-il à l'homme de toute la peine qu'il se donne sous le soleil ? . . . Le soleil se lève, le soleil se couche . . .* »

* * *

Il est difficile d'apprécier philosophiquement le pessimisme d'al-Mutanabbî : la valeur littéraire de son œuvre masque peut-être, mais ne détruit pas l'irréparable « contradiction de son existence : le mépris des choses de ce monde et le regret de ne pas en avoir la part due à son mérite »¹. Mais il ne faut pas chercher dans cette œuvre une doctrine sur le pessimisme : un poète ne fait pas de la philosophie systématique.

Les invectives qu'al-Mutanabbî lance contre les hommes et le Destin, bien qu'elles jaillissent d'un orgueil froissé et d'un égoïsme méprisant et hautain, ne manquent pas d'une grandeur qui attire parce que noble et sincère.

Ce qui distingue son orgueil, c'est qu'il cherche à s'appuyer sur de *vraies valeurs* : force, courage, honneur, triomphe, noblesse, grandeur, dépassement. Cet orgueil dénote une réelle force de caractère ; il est fait à la fois de vanité et d'un complexe de supériorité qui, souvent, loin de nous blesser, nous rend sympathiques cet effort, cet idéal de grandeur d'âme et cette nostalgie contagieuse de gloire. Et c'est précisément cette tension qui écartèle al-Mutanabbî et l'isole affectivement de ses semblables qu'il ne comprend pas, car son échec le rend méprisant et « mépris égale méprise ». De là cet amour-propre qui, au lieu de rechercher à bien faire pour gagner l'estime d'autrui et devenir altruisme, se transforme en égoïsme haineux et malveillant à l'égard des autres : joie quand ils ont échoué, et quand ils ont réussi, projection et identification de sa propre personne avec celle du héros chanté.

Abū l-Tayyib a placé son idéal bien au-dessus de ses forces :

Si tu affrontes la mort pour une gloire convoitée, ne te contente pas de ce qui est en deçà des étoiles.

Quand il s'est rendu compte de sa condition humaine :

Comment l'homme qui dispose des filets à terre espère-t-il attraper la lune ?²

il était trop tard pour guérir du pessimisme et retrouver la voie de la justice et de l'amour.

1. BLACHÈRE, 206.

2. BLACHÈRE, 179.